

Édith Msika

pipelette
dancing

louise bottu

:: du littéraire par défaut ::

j'ai descendu les poubelles
penser
poubelle générale

c'est le moment de penser
c'est le moment
de faire diversion

penser tri des ordures
penser au verre
penser au papier

*

j'ai descendu les poubelles
chanson similaire
à l'air général

tri des déchets
penser
ordures ménagères

j'ai descendu la ménagère
penser
diversion générale

:: ne pas prendre un livre ::

Je ne prends pas un livre.

Il sort et se cogne immédiatement.

Nous nous sommes écartés de la règle qui consistait à régler les choses.

Tu ne peux pas dire ça. Tu ne peux pas le dire.

Le dire n'est pas bien. Il faut le dire. Il le faudra.

Je ne prends pas un livre depuis un certain temps.

Depuis tout ce temps, il ne l'a pas encore fait ?

Il ne l'aurait pas fait alors qu'il a dit qu'il allait le faire ??

Tu ne te sens pas bien ? Tu veux un mélange servi chaud ?

Tu n'aurais pas un écouteur à ta disposition ?

Je ne prends plus aucun livre. Ils sont empilés.

De quoi parlez-vous enfin toujours désormais ?

Vous évoquerez les silences et les crimes, puis vous vous tairez.

Il n'y aura aucun blanc, vous ferez du remplissage.

C'est loin là-bas ? Je ne sais pas, voyez vous-même.

Je ne prendrai plus jamais un livre. Je dépends lire.

Vous êtes trop sophistiquée. Un moustique vous aura piquée !

Oui, j'aime les rouges-gorges et les piles électriques.

Il faut se cacher, nous sommes trop voyants.

Dire n'est pas faire, ah ça, non !

Je ne prends pas de livre, c'est dit, c'est fait, signé craché juré.

Vous en faites des tonnes, vous vous croyez encore là-bas on dirait.

L'émergence des systèmes de pensée croise celle des autres.

C'est un imbroglio juridico-sentimental ; ils se sont tous fait avoir.

Vous avez l'heure ? C'est pour mon patron.

Je refuse de prendre un livre. J'irai quand plus personne ne pourra.

Vous confondez encore le futur et le conditionnel.

Tu veux une claque ? Tu le dis si tu la veux, fais attention.

Les rideaux ne cachent rien. Non. C'est un constat.

Nous ne sommes plus grand-chose mais un peu encore.

Je refuse absolument de prendre ce livre : il ne m'apporterait rien.

Ah, on dirait que vous reprenez des couleurs !

Arrivée à la moitié, je m'ennuie, mais alors je m'ennuie !!

Ce trottoir est trop brillant. Oui mais il a l'avantage d'être aimé.

Disparaissons tant qu'il existe encore des portes cochères.

::l'Ourlour, ce petit pays inexistant ::

aux confins des Hautes-Alpes, de la Savoie
et d'un cours d'eau longeant un pré,
l'Ourlour est le nom de ce petit pays insaisissable et familial

sauf à emprunter un gué malaisé et mouvant,
impossible d'y accéder ;
et une fois dans la cabine de pilotage, des conflits naissent et
abaissent les frères

du pré ascendant on voit espérer les cheminées :
leur paix visible fume toujours, mais le pied
toujours vacille sur le rondin

à un faux-pas près, l'Ourlour n'est plus, n'est pas ici,
il est presque, il est peut-être, il a été, nul ne sait plus

sur le bateau, dans la tente, les équipements sont prêts
pour la traversée,
surtout des casseroles en étain et des filins :
il faut monter et manger
l'Ourlour, très vert et montagnu, presse les dissidents,
appelle les volontés,
et, bien que le gué instable
rende les positions frontalières difficiles,

on s'y rend en villégiature pour expérimenter
la consommation de glaces aux fruits
avant les pleurs des maladresses dues aux oublis.

:: avoir disparu ::

J'ai cru avoir disparu. Mais au bout d'un moment j'entendais toujours cette montée chromatique subrepticement ralentie à la fin, des morceaux de jazz ancien. Alors, ce jazz ancien ?

If I should, if I, monday, carry on, business, no money, honey...

Je n'avais pas disparu, contrairement à mon pressentiment. Ils roulaient des yeux, là, en silence, en se parlant et quand j'écoutais, que je regardais, je ne comprenais plus rien. Je crus avoir disparu. Ma tête n'était plus la même : le vieillissement l'avait transformée. Ce n'était pas de l'imparfait, c'est là, c'est un fait, ma tête est déjà transformée. Complètement.

Et le jazz languissant accompagne dorénavant le vieillissement. Comme du miel de châtaigne. On ne sait pas ce qu'est sa propre disparition. L'hypothèse de quelques notes est rassurante. Les notes s'égrenent en douceur.

La disparition devient agréable. S'y mêle un peu de trompette et le sentier exhale des odeurs de forêt. Si longtemps que la forêt a disparu.

Cry, cry, cry, don't ask for sympathy. Someone means more to me.

L'articulation de la voix est parfaite, la pointure décidée de la dame nous fait exister au-delà de la disparition. Leurs yeux continuent de rouler dans de nombreux sens. Ils se parlent et se répondent, mais rien ne s'inscrit dans ce relief de la finitude annoncée.

Nous cherchons la correspondance des watts, de la puissance électrifante. Toutes ces vieilles ampoules encore en vente, à incandescence. Pour savoir comment ça éclaire le vieillissement. La peau tombe, la bouche tombe, les oreilles tombent. Ampoules interdites. Vieilles amours déchues. Rides et rideaux.

Ils roulent encore leurs yeux et se regardent encore ; c'est un théâtre. Ils pointent du doigt. Leurs paroles sont accompagnées du doigt pointeur, l'index.

J'ai cru avoir disparu. Dans un soir sans ombre. Dans un mouchoir de difficultés sans accord. Ils clignent des yeux, sans doute trop de lumière. Leurs yeux se rencontrent et se mettent d'accord. C'est par là qu'ils se mettent d'accord. Ça ne m'intéresse pas. Je suis au regret de me regretter déjà. Comme si je pouvais me surélever, ça m'est impossible. Comme il n'y a pas d'accord, comme on ne peut absolument rien savoir avec ce clignement des yeux et ces rides, comme j'en ai assez de ces rideaux d'une scène usée.

Je ne suis pas là :j'ai disparu.

J'ai vraiment réellement disparu, déjà. Leurs gestes sont élégants, leurs yeux rieurs s'échangent des blagues, leurs ongles sont faits. Ils sont tous beaux finalement. Ils passent lentement en silence dans une émolliente façon inaudible. Ils s'aiment tous, ils lisent tous, ils se lisent tous, ils se regardent et s'aiment tous, ça devient dangereux. Leurs souvenirs ne s'arrêtent plus, ils prennent des notes nerveusement. Ils sont tellement bien habillés, de gris clair, et leurs bagues ajustées dessinent des éclairs dans la lumière du plateau. Applaudissements. Reprise.

Soirée how sweet, kiss, would soul, what they do to me, I feel so rich, kitchen, and as well. Il faut entendre kiss, what they do to me.

Et puis *fortune et kitchen, kiss me pretty.*

C'est de ma grande platitude qu'il est question, de ma peau qui tombe, de mes oreilles qui descendent, des signes de mon vieillissement qu'il est question. Une sorte de caramel. Ma grande platitude a même disparu. Tout a cru disparaître dans ce que j'ai cru.

J'ai disparu, finalement. Au bout de leurs bras, leurs mains chantent, montrent, distinguent, hésitent. Et leurs bouches n'arrêtent pas une seconde.

Il est très tard pour se regretter.

:: perles d'ignorance ::

seule en suspens me saisit
la première note de piano

l'odeur de l'andouille de campagne
me saisit à l'ouverture du frigo

je vois les cerises dans le grès
la laitance de béton dure tant d'années

lorsque je pose un pied sur ce sol
et que la question me saisit

:: on laisse forcément tomber une phrase ::

faux pli de la vie

encore porter une jupe crayon

pourquoi habiter quelque part ?

on cherche la consistance

l'une dit à l'autre : tu es compacte

pourquoi habiter quelque part ?

il est une heure moins le quart

faux pli de la vie

qui serait venu sans nom ?

pourquoi habiter quelque part

plutôt que nulle part ?

faux pli de la vie

elle se penche et découpe

encore porter une jupe crayon

:: la phrase se tue ::

subitement : les relatives adviennent – aucune principale, aucune ne vient – , les relatives abondent, la phrase se tue, c'est depuis longtemps, la phrase se tue, un trop de subordonnées déborde l'architecture, la phrase s'affaisse, atteinte, tchoum tchac

la phrase s'émmanche mal, ne s'émmanche pas ; le mode actif ne convient pas, il y faut de la lassitude, de la langueur, de la méridienne alanguie, de la Récamier, la phrase a besoin de glander sous les pales du ventilateur

c'est que le sujet n'est pas bon, il n'est pas bon, il est une impasse, il est imbu, il est intraçable, la méthode est Coué ou rien, elle est Coué, ok, faire rewind, remonter le courant, et, malgré l'empêchement, malgré l'obstacle, sauter, remonter le courant, sauter, Don DeLillo, *L'homme qui tombe* – à pic

alors : Henry Miller sur son lit de mort ; rien d'autre ; ou bien ça tient, ou bien ça tient pas, ou bien ça recule, ou bien ça avance, ou bien ça va se faire, comme si ça allait se faire, encore un effort à l'envers

tout s'est évanoui dans une torpeur par avance absoute ;

Sarraute et sa littérature au microscope, elle explique comment elle construit quelque chose autour d'une phrase, par exemple :
"Ah ! ne me parlez pas de ça !"

:: assises sans objet ::

je vais me lever
je vais me laver
c'est tralala :: c'est peu
c'est peu mais c'est beaucoup
c'est déjà demain pourtant

c'est la guerre on combat jusqu'à la mort
les hommes aiment la mort aiment la mer
ils aiment tant et tant regarder la mer et mourir

tant et tant les mots, tant et tant Momò

je me lève et me lave
tant de fanfares, tant de phares et de gares

il n'y a plus de port usb
les sièges sont douillets
pleins d'horizons nouveaux
la stratégie est très claire : je me lave après
je me lève d'abord
puis je prends les destinations

l'adresse mythique plait à Momò, il la loue
il sera heureux dedans l'adresse
il créera des petits boutons et se lavera

il est trop tard, il y a trop d'écho
il faut penser au long terme
aux petits oiseaux
aux reines-claude
à l'aller simple pour la mort.